

Alfred de Musset et l'Italie

Comment parler de Musset et de l'Italie sans voir se profiler immédiatement la silhouette de George Sand fumant, lisant, jouant de l'éventail telle que l'a illustrée avec bonheur son jeune amant ? Celle qui fut l'amie, la maîtresse, la muse du poète, est aussi celle avec qui il fit l'unique voyage de sa vie dans la péninsule italienne. Un séjour de trois mois commencé en décembre 1833, qui prend fin en mars 1834. Alfred a 23 ans, son égérie 29 ans. Elle et Lui se jettent à corps perdu dans cette aventure amoureuse sous le ciel italien. Chapelet de villes hâtivement égrené : Livourne, Gènes, Pise, Florence, avant de rejoindre Venise, la perle des perles, au bel orient. Cadre idéal pour amours enchantées, auxquelles ils avaient rêvé dans le joyeux tourbillon des premiers mois de leur liaison. Et pourtant, leur aventure vénitienne tourna au drame dans la Sérénissime. La cité magique chantée par Byron leur fut néfaste. Presque fatale pour Musset, le bel Adonis dont Théodore de Banville nous fait le portrait : *« ...tout resplendissant d'une grâce juvénile, ce nez aquilin trop long et trop busqué d'un caractère si étrange et hardi, ces yeux ingénus et profonds, cette petite bouche aux lèvres amoureuses faites pour les baisers, ce puissant menton byronien et surtout ce large front modelé par le génie et cette épaisse, énorme, violente, fabuleuse chevelure blonde, lui donnent l'aspect d'un jeune dieu. »* C'est ce jeune dieu que la cité des doges faillit ensevelir : *« Linceul d'or sur des ossements »* écrivit Musset, évoquant Venise avant même de la connaître, comme s'il avait pressenti sa propre mort. Venise ou trois mois, sans doute les plus lourds dans sa vie commencée sous les plus brillants auspices.

Petit garçon béni des dieux, il eut une enfance heureuse, pleine de promesses. Peut-être cette anecdote racontée par son frère Paul et puisée dans sa petite enfance, nous aidera-t-elle à comprendre sa personnalité brillante et complexe, ardente, excessive. Sa maman adorée vient de lui acheter de jolis souliers rouges qui brillent, flambant neuf. Le petit Alfred veut les chausser sans attendre et sortir au plus vite pour se faire admirer. On l'habille, il trépigne et s'écrie : *« Dépêchez-vous donc maman ! mes souliers neufs seront vieux ! »*. Cette hâte, cette impatience sont la marque de sa vie qu'il ne peut s'empêcher de brûler pour jouir de l'instant. Il veut tout, tout de suite. Quand il fait route vers l'Italie en compagnie de George Sand, ce beau jeune homme encore adolescent, a déjà pratiqué des excès de toutes sortes. Sous la belle santé apparente, couve la corruption. C'est donc un Musset marqué et fragile qui arrive à Venise. Trois mois seulement en Italie mais en germe, une œuvre foisonnante portant l'empreinte de ce pays qui l'inspire et sert de cadre à plusieurs de ses créations littéraires.

A - Avant George Sand (avant 1833) :

Parmi les influences dont se nourrit l'œuvre de Musset, celle de l'Italie est indéniable. Ses images et ses mirages peuplent très tôt ses premiers poèmes

a - Dans ses premières poésies et son théâtre : alors qu'il rêve d'exotisme, il porte l'Italie dans l'âme comme d'autres ont l'Espagne au cœur.

Il peignit : « *Venise la rouge* » comme en un rêve prémonitoire de ses amours couleur de sang. Venise, « *ville fétide, sous le masque opulent des palais* » écrit-il.

« *Venise ! ô perfide cité,
A qui le ciel donna la fatale beauté !
Je respirai cet air dont l'âme est amollie,
Et dont ton souffle impur empesta l'Italie.* »

Dans ce quatrain mélancolique, il fait parler Dalti, le fils du pêcheur vénitien qui s'adresse à son amie Portia. Quand il l'écrit en 1829, le poète ne connaît pas la ville. Il ne pouvait imaginer que cinq ans plus tard, sous le ciel vénitien, George et lui, devenus des ennemis, se déchireraient mais il avait cette prescience des artistes qui les fait vivre plus intensément que les autres.

Avant de rencontrer la romancière, les échos d'une Italie rêvée se font déjà entendre dans « *La nuit vénitienne* », pièce en trois actes jouée en 1830, au théâtre de l'Odéon. Musset y peint Venise, légère et tragique à la fois. Razetta et Laurette y jouent à s'aimer et à se trahir; Malheureusement pour le jeune poète, cette comédie fut sifflée et vite retirée de la programmation. Musset en conçut de l'amertume et décida de ne plus écrire pour la scène. Il donnerait au public amateur de théâtre, ce qu'il appelle « *Un spectacle dans un fauteuil* » recueil qui réunit plusieurs de ses comédies les plus fines et les plus cyniques. Citons par exemple, « *Suzon* ». Ce poème libertin voire sacrilège a pour cadre la ville de Rome. Une Rome satanique où l'on fornique jusque dans l'abside de Saint Pierre. Les abbés Fortunio et Cassius soupent chez le pape mais ils n'ont qu'un culte, celui de la débauche. Cette ville des papes sordide et souillée, telle une peinture aux couleurs fauves et crues, cette Rome que Musset recrée au gré de ses fantasmes, il ne la visitera jamais.

b - Dans son intérêt pour les peintres italiens et la terre qui les a vus naître.

Ses « *Contes d'Espagne et d'Italie* » sont des récits nourris de l'imaginaire romantique qui voit la Méditerranée comme une terre de violence et de passion. Quant à l'époque choisie, c'est surtout celle de la Renaissance italienne qui imprégna la sensibilité des artistes européens. Tout jeune, Il copie les chefs-d'œuvre du Louvre et cite dans ses articles ses peintres préférés : Raphaël, Michel-Ange, le Titien, Leonard de Vinci.

En 1833, il consacre une comédie au peintre florentin Andrea del Sarto quasi contemporain de Michel-Ange. (1486-1531). Il a vu, au Louvre, son tableau " la Charité " et dit son émotion. C'est une image fascinante qui mêle Eros et Caritas que l'on peut toujours admirer au musée. Giorgio Vasari rapporte dans ses "Vies d'artistes ", la vie tourmentée de ce grand artiste que François 1er appela, à Paris, pour travailler à sa gloire de monarque. Andrea del Sarto peindra ce beau tableau au cours de l'année 1519. Âgé de 32 ans, il est alors au faîte de sa carrière. Après un bref séjour en France, le roi autorise le peintre à regagner Florence pour y chercher sa femme. Il ne revint jamais auprès du roi de France malgré ses promesses. Selon Vasari, le peintre aurait détourné les fonds avancés par François 1er pour entourer sa femme du luxe dont elle raffolait. Il décrit le triste destin de ce peintre déloyal et malheureux. Musset y voit matière à un drame romantique.

Il l'écrit et le fait paraître dans la Revue des deux mondes. Il campe un artiste amer qui déplore : « *Ces temps de décadence où la mort de Michel-Ange nous a laissés* ». Musset reprend la trame du récit de Vasari. *Andrea* est un peintre respecté mais nostalgique et déçu. Sa femme Lucrece le trompe avec son meilleur ami Cordiani. Pour elle, il s'est endetté : il a gaspillé l'argent que lui a confié le roi de France, en vue d'acheter des œuvres d'art en Italie. Il a donc trahi son idéal d'artiste intransigeant, il s'est déshonoré. Déconsidéré à ses propres yeux, il accepte la trahison de sa femme Lucrece et s'empoisonne; les amants peuvent s'épouser. C'est l'artiste lui-même qui veut leur donner ce bonheur par son suicide. Triste abnégation et quel désespoir ! Tout à fait dans la tonalité de l'époque romantique où l'amour divinisé tient lieu de religion et se nourrit de transgression. George Sand traitera de la même situation dans son roman « *André* » écrit à Venise après le départ d'Alfred l'amant repoussé choisit de disparaître en montagne pour que s'épanouisse, sans culpabilité, le nouveau couple. Quant à Musset, ce qui l'a intéressé dans la vie du peintre, c'est le sort malheureux de l'artiste auquel il s'identifie.

c - Dans son intérêt pour les écrivains, les poètes italiens ou amoureux de l'Italie.

Lecteur des grands poètes italiens : Dante, Boccace, L'Arioste et Le Tasse, il connaît aussi Machiavel et Pétrarque. Dans un sonnet qui parut en 1838, il rend hommage au grand poète toscan du XIVE siècle. Pétrarque est né en 1304, nous fêtons cette année le sept centième anniversaire de sa naissance. Musset aime ce poète qui vécut à la cour d'Avignon où il brûla d'amour pour Laura de Noves qu'il chanta dans Le Canzoniere. Musset nous dit sa fraîche admiration :

*« Lorsque j'ai lu Pétrarque, étant encore enfant,
J'ai souhaité d'avoir quelque gloire en partage.
Il aimait en poète et chantait en amant;
De la langue des dieux lui seul sut faire usage.
Lui seul eut le secret de saisir au passage
Les battements du coeur qui durent un moment...
(puis plus loin, le dernier tercet)
J'ai le coeur de Pétrarque et n'ai point son génie ;
Je ne puis ici-bas que donner en chemin
Ma main à qui m'appelle, à qui m'aime ma vie »*

Alfred se souviendra dix ans plus tard de Pétrarque quand il sera, une énième fois question de le marier. Nous sommes en 1843. La jeune fille pressentie s'appelle Laure. L'ami - peintre, Chenavard, offre à la belle, un dessin au crayon où il a représenté la rencontre de Laure et de Pétrarque à la fontaine de Vaucluse : Pétrarque sous les traits d'Alfred ; Laure sous ceux de Mlle Mélesville. Au-dessous, le poète a copié ce quatrain imité du 71 sonnet du Canzoniere : *« Benedetto sia'l giorno, e'l mese e l'anno... »*

*« Bénis soit le moment et l'heure et la journée
Et le temps et les lieux et le mois de l'année
Et la place chérie où, dans mon triste coeur,
Pénétra de ses yeux la charmante douceur ! »*

Il paraît que la belle, déjà fiancée, ne fut point sensible au mélodieux hommage. Alfred en fut un peu triste mais surtout soulagé.

Comme beaucoup de ses contemporains il aime les poètes italiens, leur langue musicale. Il aime l'Italie des peintres, des sculpteurs, de tous ces artistes qui sauront inspirer des chef-d'œuvre de l'art français. Il s'est passionné pour la vie aventureuse de Benvenuto Cellini, le grand orfèvre florentin qui travailla pour François 1er. Il connaissait les œuvres de Manzoni, celles de Silvio Pellico et s'intéressait au sort de l'Italie opprimée par l'Autriche. Lui-même écrira *« Le mie prigioni »* que l'on peut voir comme une allusion irrévérencieuse aux Prisons bien plus dures du grand patriote italien Silvio Pellico. Quinze jours en cachot confortable permettent de garder humour et humeur légère.

*« Je suis, depuis une semaine,
Dans un cachot,
Et je m'aperçois avec peine
Qu'il fait très chaud »*

*Je vais bouder à la fenêtre,
Tout en fumant ;
Le soleil commence à paraître
Tout doucement.*

*C'est une belle perspective,
De grand matin
Que des gens qui font la lessive
Dans le lointain.*

Ce ton léger et badin, n'est pas celui de ses contes en Italie parus en 1829. Toutes ces situations mises en scène par le poète, racontent des histoires de mort, d'assassinat, de jalousie, de poison comme on peut les lire dans les anciennes Chroniques italiennes dont s'est inspiré Stendhal pour écrire « La Chartreuse de Parme » et Musset pour produire son chef-d'œuvre théâtral « Lorenzaccio », tout entier plongé dans la Florence des Médicis au XVI^e siècle. Là encore se profile sa Muse George Sand.

B- Revenons à sa rencontre avec George Sand qui donna corps à son désir d'Italie et naissance à « *Lorenzaccio* ».

a- Lorenzaccio : genèse et récit.

Au début de leur relation, elle lui confie sa propre ébauche appelée : « Une conspiration en 1537 ». Elle avait lu « *La storia fiorentina* » d'un chroniqueur italien du XVI^e, Benedetto Varchi qui rapporte l'histoire des Médicis de 1527 à 1538. Elle écrit une scène historique en six tableaux, met en dialogue cette histoire et anime cette sombre page de la renaissance florentine. Quand elle rencontre Musset, l'Italie devient vite un centre d'intérêt pour les amants qui rêvent de connaître ce pays fascinant. George offre à son ami Alfred son scénario qu'elle appelait « son brimborion littéraire ». Celui-ci élargit le sujet et compose un drame en 5 actes. On ne sait pas grand chose de ce legs littéraire. On sait seulement que le drame fut composé en 1833, l'année même de sa rencontre avec George Sand. Mais la pièce ne sera jouée que bien après la mort de Musset en 1896. Le poète est mort depuis 39 ans. Sarah Bernhart dans le rôle de Lorenzaccio remporte un grand succès au théâtre de la Renaissance à Paris.

Ce qui nous importe aujourd'hui, c'est de montrer l'impact de l'Italie dans ce drame, longtemps considéré comme injouable et méconnu par une critique qui n'y comprenait rien. Depuis un siècle, il attire régulièrement les metteurs en scène et nous avons tous en mémoire le Lorenzaccio interprété par Gérard Philippe, au théâtre d'Avignon en 1952. (diapo ville de Florence).

Dans la chronique de Varchi, les événements s'étalent sur plusieurs années mais Musset les resserrent sur une dizaine de jours. Florence est au cœur du drame : 33 scènes sur 38 se situent dans la ville des Médicis, les 5 autres sont à Venise. L'auteur multiplie les lieux scéniques et le spectateur - lecteur peut s'imaginer errant dans les ruelles, hantant les palais florentins, les églises, les maisons bourgeoises avec leurs jardins donnant sur l'Arno.

C'est un drame complexe et touffu. La scène se joue à Florence en 1536. La ville a signé la paix avec l'empereur Charles-Quint et des soldats allemands occupent la citadelle. Alexandre, un bâtard de Médicis, s'est retrouvé duc de Florence par la grâce du pape et de l'empereur. Agent aux mains des occupants, le duc règne sur la ville par la terreur et mène une vie de débauche. Lorenzo, Lorenzaccio, son cousin, son âme damnée, lui sert de rabatteur pour ses conquêtes féminines et le pousse au pire (1514-1548). Cette situation favorise les intérêts de quelques-uns mais devient insupportable aux Florentins qui aspirent à chasser le duc ainsi que Lorenzo. Ils l'appellent Lorenzaccio ou le redoutable, le mauvais Lorenzo. Celui-ci n'a qu'une obsession : tuer le tyran de Florence. Il s'en explique à Philippe Strozzi, le chef des républicains, à la scène 6 de l'acte III (« (...) *Tout à coup, une certaine nuit que j'étais assis dans les ruines du Colisée, je ne sais pourquoi, je me levais ; je levais vers le ciel mes bras trempés de rosée et je jurai qu'un des tyrans de ma patrie mourrait de ma main...* »

Trois intrigues vont se tramer en vue de supprimer Alexandre de Medicis. Celle des bourgeois florentins qui mettent leur espoir en la personne du républicain : Philippe Strozzi. Celle de Lorenzaccio qui mène double jeu pour s'approcher d'Alexandre, épouser ses vices en vue de le tuer et celle de la marquise Cibo manipulée par son beau-frère le Cardinal Cibo qui ne songe qu'au pouvoir. Même si les deux premiers actes nous laissent entrevoir son dessein, nous n'apprenons qu'au troisième acte le but poursuivi par le héros. Il se dévoile à Philippe Strozzi : pur et innocent, il a joué le débauché pour attirer le tyran dans un piège et le tuer. Nostalgique d'un paradis perdu, il évoque l'âge de l'innocence.

« J'étais pur comme un lys. Quand je pense que j'ai aimé les fleurs, les prairies et les sonnets de Pétrarque ». « Suis-je Satan ? Lumière du ciel ! je m'en souviens encore ; j'aurais pleuré avec la première fille que j'ai séduite, si elle ne s'était mise à rire. J'avais commencé à dire tout haut que mes vingt années de vertu étaient un masque étouffant - ô Philippe ! j'entrai alors dans la vie et je vis qu'à mon approche tout le monde en faisait autant que moi ; tous les masques tombaient devant mon regard ; l'Humanité souleva sa robe et me montra, comme à un adepte digne d'elle, sa monstrueuse nudité. J'ai vu les hommes tels qu'ils sont, et je me suis dit : Pour qui est-ce donc que je travaille ? Lorsque je parcourais les rues de Florence, avec mon fantôme à mes côtés, je regardais autour de moi, je cherchais les visages qui me donnaient du cœur... J'attendais toujours que l'humanité me laissât voir sur sa face quelque chose d'honnête. J'observais... comme un amant observe sa fiancée, en attendant le jour de ses noces ! »

Prose splendide qui dit les désarrois du cœur. Musset perce sous Lorenzaccio. Il est ce jeune homme pur que la vie a blessé et sali. Lorenzo-Musset sorti de ses rêves d'enfance, prend le masque du vice pour approcher le duc et faire semblant d'être mauvais mais ce masque lui colle à la peau et lui reste au visage. Il ne pourra plus s'en défaire. Tendus vers son but : le meurtre d'Alexandre, il cache bien son jeu. Sa tante Catherine, objet de la convoitise du duc, servira d'appât pour attirer le duc dans son appartement. Il prépare avec soin la chambre des « noces » de sang. À la faveur de ce guet-apens habilement mené, Lorenzo tue le duc et ressent alors une joie immense. Pour échapper aux représailles, il fuit à Venise où il retrouve Philippe Strozzi, lui-même en fuite. Il apprend que son acte n'a politiquement servi à rien. Sa tête est mise à prix et les républicains ont échoué. Lorenzaccio meurt à son tour, poignardé par un inconnu. Le peuple pousse son corps dans la lagune vénitienne.

Les deux intrigues, celle de Lorenzaccio et celle des républicains se croisent donc. Reste la troisième : celle qui concerne les menées de la marquise. Bien qu'ardente républicaine, elle est amoureuse du tyran et prête à sacrifier son honneur en espérant le convertir aux vertus de la république. Poussée en cela par le cardinal Cibo, son beau-frère,, elle se donne à lui en pure perte, car le duc très vite lassé, la repousse. Elle avoue sa faute à son mari qui lui pardonne. Après la mort d'Alexandre, le cardinal Cibo, grand maître en duplicité, impose son candidat à la succession au trône : ce sera Cosme de Medicis, le cousin d'Alexandre. Victoire

du clan Médicis, victoire de la ruse et du cynisme sur la bonne foi des républicains complètement floués.

Le drame est beaucoup plus complexe que ne le laisse voir ce résumé des faits. Celui-ci ne rend pas la richesse de l'œuvre, la multiplicité des lieux, le foisonnement des personnages très typés dont certains, comme Louise Strozzi incarne la grâce et la vertu parfaite. Toute désignée comme victime, elle mourra foudroyée par le poison. Honneur flétri, innocence bafouée, assassinat, tout le bruit et la fureur d'un drame shakespearien.

Comme Hamlet, Lorenzaccio promène sa noire mélancolie dans la Florence des Medicis. Tout au long de la pièce, nous le suivons hantant le palais ducal ou celui des Strozzi, méditant son crime sur les bords de l'Arno, retrouvant le peintre Tebaldeo devant l'église San Miniato. Nous le suivons dans les rues sombres où grouillent toutes les classes sociales. Elles mènent à des ruelles où l'on sent battre le pouls de la cité, où l'on respire ses odeurs clandestines. Tout comme Venise, Florence offre au poète la physionomie d'une femme, un masque ambigu, tantôt séduisant, tantôt corrupteur, mère ou catin. Les bannis républicains la couvrent d'imprécations « *Adieu Florence, peste de l'Italie ! Adieu mère stérile qui n'as plus de lait pour tes enfants. Adieu Florence la bâtarde, spectre hideux de l'antique Florence.* » Mais la belle marquise Cibo, éprise du tyran, interpelle la ville avec une tendresse plaintive : " *Que tu es belle Florence ... Mais que tu es triste ! Et pourquoi tu te mêles à tout, toi Florence ? Qui est-ce donc que j'aime ? Est-ce toi ? Est-ce lui ?* » La marquise rêve du jour où elle pourra donner la ville en épousailles au duc qui dirait « *Comme le doge de Venise épouse l'Adriatique, ainsi je mets mon anneau d'or au doigt de ma belle Florence et ses enfants sont mes enfants.* » (acte III - sc 6). Mais Florence lui sera hostile, comme le cœur du duc qui la rejette. Echech et mat pour la marquise soumise aux volontés du Cardinal.

Voici donc l'histoire de la Renaissance florentine revisitée par la touche romantique d'Alfred de Musset. Lorenzaccio, drame historique sans doute : la pièce résonne des échos de la révolution de 1830, écho des trois Glorieuses. Mais c'est surtout une aventure intérieure : on y sent la misère de l'homme qui s'est souillé et qui assiste, horrifié, à son pourrissement. Lorenzo-Musset s'y livre tout entier, mettant en scène son double personnage, mi ange, mi démon, voué au néant

b- Voyage en Italie – Venise

Lorsque Sand et Musset sont à Florence le 28 décembre 1833, Lorenzaccio est déjà écrit et prêt pour la publication. George est malade, indifférente à tout. Ils n'aiment pas cette vieille cité toscane et quittent très vite « *cette ville aux palais noirs... Comment souffrir ces fenêtres grillées et cette affreuse couleur brune dont les maisons sont toutes salies ?* "se souviendra Musset. Tous les deux passent leur chemin. Ils courent vers Venise. Musset déjà lassé de sa compagne muette et passive, cherche des distractions faciles. L'ambiance n'est pas à la lune de miel et l'embarquement pour Cythère n'aura pas lieu

VENISE - (janvier - mars 1834)

Dans la Sérénissime, le Danieli, l'*Albergo reale*, les attend. Mais ce beau palace réputé ne sera pas leur jardin des délices. George alitée, Alfred peut courir les cafés et les filles sur les pas de Casanova dont il lit les Mémoires. Il visite les légendaires courtisanes, s'enivre, joue et fait des dettes. Il fréquente la Fenice, le célèbre opéra vénitien. La compagnie des filles de l'opéra le réchauffe et le grise. Dans les gondoles du plaisir, il oublie sa malheureuse compagne clouée au lit. Bientôt les rôles s'inverseront. Tantôt Casanova en joyeux libertin, tantôt Byron en dandy rêveur, Alfred joue des rôles à sa mesure. Un jour de janvier 1834, il visite le fier palais Mocenigo qui fut la demeure du Lord anglais. Il arpente les salles du palazzo qui se baigne dans les eaux du Grand Canal, dans cette demeure que Byron remplissait de l'éclat de sa vie d'excentrique et de séducteur. Son ode à Venise a plus fait que tous les récits de voyage, pour la réputation de la Sérénissime. Sa mort, en Grèce, auprès des Insurgés, en a fait une légende et Musset se prend pour Byron, génie sulfureux, amoureux de Venise. La silhouette de Musset se profile derrière les hautes fenêtres gothiques du palais. En ce mois de janvier 1834, il a rendez-vous avec des fantômes. Penché sur les eaux troubles du Grand Canal, se souvient-il aussi de Lorenzaccio, son double tragique ? Le voit-il dans les flots noirs de la lagune qui lui firent un tombeau ? Il est triste, il n'aime plus George, sa compagne, il le lui a dit. Il se sent vide, sans goût pour écrire. Alors il s'étourdit.

Bientôt, très vite, il tombe lui aussi malade, comme George mais bien plus gravement. terrassé par des crises nerveuses peuplées d'hallucinations. Il est prostré sur son lit. La romancière à peine guérie doit veiller le malade dont l'état l'inquiète de plus en plus. Elle fait venir un médecin, le docteur Pagello.. Le poète délire dans ses cauchemars. Cauchemars terribles dont nous avons l'écho dans les lettres angoissées que George Sand envoie à Sainte-Beuve. « *8 février 1834 : Les nerfs du cerveau sont tellement entrepris que le délire est affreux et continuel... La nuit dernière a été horrible. Six heures d'une frénésie telle que, malgré deux hommes robustes, il courait nu dans la chambre. Des cris, des chants, des convulsions ô mon Dieu ! quel spectacle !* »

Pendant quelques jours, le poète sombre dans la folie la plus furieuse. Pris entre la vie et la mort, il ne survit que grâce aux soins de Pagello et de George. Le dévouement de la romancière et l'efficacité du docteur vénitien ont raison de sa maladie. Il ressuscite, exsangue, ruiné physiquement mais reconnaissant envers les deux êtres qui l'ont sauvé, faible comme un enfant. Il les aime ses bons anges gardiens. Il trouve même qu'ils sont faits l'un pour l'autre et que George a bien raison d'aimer Pagello, car lui n'est pas digne de son amour. Un des biographes de Musset, Arvède Barine, résume ainsi la situation : « À peine fut-il en convalescence, que le vertige du sublime et de l'impossible ressaisit les deux amants. Ils imaginaient les déviations de sentiments les plus bizarres, et leur intérieur fut le théâtre de scènes qui égalaient en étrangeté les fantaisies les plus audacieuses de la littérature contemporaine. Musset, toujours avide d'expiation, s'immolait à Pagello qui avait subi à son tour la fascination des grands yeux noirs. Pagello s'associait à G S pour récompenser par une « amitié sainte leur victime volontaire et héroïque et tous les trois étaient grandis par la beauté et la pureté de ce lien idéal. »

Pagello juge que cet état d'exaltation n'est pas bon pour un convalescent qui, d'autre part souffre d'être amoureux. Car cette attitude angélique et sacrificielle n'empêche pas de soudaines crises de délire. Mordu par le serpent de la jalousie, Alfred, furieux s'attaque à son amie qu'il soupçonne, à juste titre, d'être infidèle. Il la surveille et quand George refuse un soir de lui remettre la lettre qu'elle écrit, il la harcèle, la menace. Le lendemain, il la poursuit dans les rues de Venise. Il prend une barque à sa suite, vole sur les eaux troubles de la lagune et la traque jusqu'au cimetière juif du Lido. Épuisée, George s'assoit sur une pierre tombale et lui fait face. C'est un torrent d'injures et de reproches. « Vous ne réussirez pas à me faire enfermer chez les fous. Avouez plutôt que vous êtes une catin? » À quoi George répond « Eh bien ! oui. Et une désolée catin. ». Elle pleure, lui s'enrage de passer pour fou. La scène romantique par excellence : un cimetière, des tombes renversées, un vent violent, une femme en pleurs, un homme en délire. Quel tableau pour Delacroix ! Cet événement fut maintes fois commenté, après que Musset l'eut brièvement raconté à son frère Paul, vingt ans plus tard, dans une note dictée au mois de décembre 1852.

Au moment de quitter Venise pour toujours, fin mars 1834, quel peut-être le bilan du poète ? Une liaison rompue, une santé compromise, des journées perdues sur un lit de malade. Il se sent décrépité comme la cité des doges, la ville-courtisane livrée aux Autrichiens, triste sous ses haillons dorés. Mais il n'a guère envie de partir maintenant qu'il est guéri ! Il se souvient des joyeux moments de plaisir et d'oubli : Les filles de l'opéra, les masques gracieux, le carnaval, la visite de son ami Alfred Tattet. Celui-ci vint le retrouver à Venise au bras d'une danseuse Virginie Déjazet. Pendant sa maladie, il reste à son chevet puis à la première accalmie, il conduit son ami place Saint Marc au Florian, au café Quadri où Musset retrouve la pétillante gaieté vénitienne. Parfois George Sand accompagne les deux amis, dans les endroits à la mode où l'on boit café sur café, l'élixir de santé de tous les vénitiens. À son aise, dans cette ville qu'elle aime, la romancière les suit ou soulagée de laisser en de bonnes mains, son cher enfant poète, l'encombrant Musset, elle rejoint le beau Pagello, devenu son amant dans le plus grand secret. George Sand dut bien jouer la comédie auprès de l'ami Tattet pour qu'il ne

soupçonne pas sa liaison. Elle sut représenter Pietro, « *l'illustrissimo professore Pagello* » comme le sauveur et l'ami du poète, ce qu'il était en effet. On peut tenir plusieurs rôles à la fois. George avait su séduire Tattet qui revint à Paris charmé d'elle. Il laissait son ami en bonne voie de guérison, sous la garde, écrit Tattet, « *d'un jeune homme tout dévoué, très capable et qui le soigne comme un frère.* ». Musset n'apprendra que plus tard à Paris leur liaison secrète. Alors l'amour renaissant entre Lui et Elle connaîtra une nouvelle flambée de violence avant de mourir tout à fait.

Tattet reparti, Musset convalescent, reprend ses mauvaises habitudes. Il retrouve « *le flot doré du vin de Chypre, ce vin sucré d'Orient que j'ai trouvé si amer plus tard sur la grève déserte du Lido* ». Ce Lido en contraste avec l'émeraude de la lagune, borde une mer grise et sans voiles. Musset, dans La Nuit de décembre l'associe à un rivage du Nord « *Où vient sur l'herbe d'un tombeau mourir la pâle Adriatique.* » Sables tristes et sans vie où surgit le spectre de la solitude, une Solitude tout habillée de noir qui lui ressemblait comme un frère. Parfois, un autre fantôme, insouciant et léger danse sur les bords de la lagune. C'est celui de Casanova qui lui inspire une chanson à danser où résonne le dialecte vénitien, le zézaïement très doux pareil à une musique :

*« À Saint Blaise, à la Zueca,
Vous étiez, vous étiez bien aise
À Saint Blaise, à la Zueca,
nous étions bien là.
Mais de vous en souvenir
Prendrez-vous la peine ?
Mais de vous en souvenir
Et d'y revenir
À Saint Blaise, à la Zueca,
Dans les prés fleuris cueillir la verveine,
À Saint Blaise, à la Zueca,
Vivre et mourir là ! »*

Moment de gaieté primesautière. Le 3 février 1834, jour de la Saint Blaise, s'ouvre le carnaval. Excursion joyeuse, tout Venise s'attife pour la fête costumée. On danse à la Giudecca, la zueca dans le parler chantant des vénitiens. Flottille de gondoles, masques et mandolines, rires et lazzi courent sur la lagune. Musset se met au diapason de la fête avant de retomber dans la plus grande mélancolie.

c- Retour à Paris (correspondance avec George Sand jusqu'à la reprise de leur liaison en octobre)

L'heure du départ approche. George Sand et Pagello le persuadent, à grand peine, de quitter Venise.

Fin mars 1834. Le poète rentre à Paris par étapes, le nom de George dans le cœur, sur les lèvres, au bout de sa plume. Il ne cesse de lui écrire et elle de lui répondre. Ils échangent des lettres fiévreuses, lyriques, dans lesquelles ils inventent l'amour romantique ; amour sacré, divinisé qui leur tient lieu de religion. Lettres écrites pour être utilisées dans leurs œuvres respectives, comme nous le savons. Très vite Musset a l'idée de raconter l'épreuve qu'il vient de traverser. Il ouvrira son cœur et rédigera « La Confession d'un enfant du siècle ».

Musset a laissé George en compagnie de Pagello à Venise depuis deux mois. D'après sa correspondance avec George, il croit encore que sa maîtresse lui était fidèle à Venise, malgré son inclination pour Pagello. C'est au mois d'août qu'il engage la rédaction de la « Confession ».

Dans ce célèbre roman que reste-t-il de l'Italie ? Aucune couleur locale, aucune allusion à Venise ni à quelqu'autre ville traversée. Nous retrouvons seulement le trio vénitien : Octave, alias Musset et Henri Smith, figure pâlotte du bel italien Pietro Pagello, se disputent les faveurs de Brigitte Pierson. Celle-ci figure George Sand, une femme plus âgée qu'Octave, aux grands yeux noirs, personnage respectable et meurtri, beau portrait féminin qui flatta l'égo de la romancière. Musset ne raconte pas son aventure avec George, il la transpose et l'évoque sous d'autres cieux, loin de Venise. Nous sommes dans la campagne française, à Paris. L'environnement géographique reste flou, il n'intéresse pas Musset. Ce qui lui importe, c'est de parler du mal du siècle, d'exprimer ce dégoût de vivre dont souffrent ses jeunes contemporains. Après les souffrances du jeune Werther de Goethe, les soupirs désolés du René de Chateaubriand, voici mis en prose les désarrois d' Octave, atteint d'une maladie morale. Nous sommes frappés par la peinture saisissante de ce malaise existentiel dans la première partie du roman et l'analyse psychologique très fine de la jalousie amoureuse qui se déploie dans la dernière partie de la Confession et qui nous ramène à Venise.

On a donc pu voir dans ce roman, une sorte de confession déguisée de sa passion pour George Sand et du désespoir où le jeta la trahison de sa maîtresse. On retrouve la situation triangulaire. Les données du drame vénitien sont réunies mais c'est un autre roman qu'écrit Musset. Les pages les plus belles sont celles de la première partie quand il décrit, de façon magistrale, le mal de vivre d'une génération, la sienne : celle de 1830, génération perdue. Sur elle plane l'ombre de l'héroïsme de l'épopée napoléonienne, et la catastrophe de Waterloo. Pour Musset ne reste que la sphère intime où se replier afin de se consacrer aux plaisirs, jusqu'au dégoût. Mal du siècle ou mal d'une société qui nie l'existence de Dieu. C'est avec la conscience du désenchantement de son monde que Musset écrit sa propre histoire, réduite aux soubresauts du cœur et aux troubles de l'âme. Ainsi, son aventure personnelle, son drame amoureux à Venise, sont-ils très présents surtout dans les dernières pages du roman.

« *Sans cesser d'aller dans le monde, il écrivait chaque soir un nombre effrayant de pages où l'on sent que sa plume trépidait...* » écrit son frère Paul admiratif.

George Sand rentre à Paris - (mi-août 1834)

Ce roman consacrera la fin de la liaison Musset-Sand. Après une reprise violente et exacerbée, elle meurt en mars 1835, non, sans mal. En août 1834, George rentre à Paris avec Pagello qu'elle tolère encore en sigisbée, avant de le laisser aux bons soins de quelque ami complaisant. Pagello réaliste et lucide avait tout prévu : l'amour qui faiblit, l'amour qui meurt. Il passera deux mois à Paris, soucieux d'approfondir sa pratique médicale, toujours amical envers Musset et sans reproche vis-à-vis de George Sand. Il a compris depuis un moment que la romancière ne songeait plus qu' à son cher poète. Il revoit A Tattet et lui confie, à mi-mots, que George était sa maîtresse à Venise, avant le départ de Musset. Pendant ce temps, George, impatiente, revoit Alfred, son ange blond. Ils se promettent une amitié sans failles puis retombent dans les pièges de la passion amoureuse la plus folle. Alfred redevient jaloux comme Le More de Venise. Il ne cesse de tourmenter sa maîtresse. Venise les hante, elle est au cœur de toutes leurs disputes. Lui la harcèle : - Était-elle ou non la maîtresse de Pietro pendant ce mois vénitien de 1834 ? L'aveu de George le rend fou. Violences verbales, violences physiques même devant les enfants de sa maîtresse. Elle, pour se faire pardonner, dans un geste mélodramatique coupe sa longue chevelure et lui fait porter sa toison noire (La voici peinte par Delacroix cheveux coupés) dans un crâne réceptacle. Quelle vision romanesque ! Quel frisson ! un vrai mélodrame où Margot pleurerait pour paraphraser le poète lui-même. George Sand prend la pose d'une héroïne digne des Chroniques italiennes de la Renaissance ! On peine à imaginer la bonne dame de Nohant dans ces états de furie romantique ! Bientôt, elle fuira son amant jaloux, se réfugiera à Nohant et rentrera dans le silence, du moins en ce qui concerne Musset. Jamais plus elle ne lui écrira. Ils se reverront un jour, par hasard, de façon fugitive. Bien plus tard, sur les cendres froides des amours mortes, elle écrira sa version de l'hiver à Venise. Musset est mort depuis deux ans, quand paraît en 1859, son roman « Elle et Lui ». Elle n'aura guère d'indulgence pour celui qui fut son amant au temps des années folles de sa trentaine ardente. Elle s'est assagié. La cinquantaine est venue. La version qu'elle donne du drame de Venise, lui laisse le beau rôle. On peut comprendre qu'elle n'ait pu oublier les violences de cet homme ambigu et double qui fut son amant : tantôt délicieux Jekyll, tantôt Hyde, le diabolique. Après cette séparation, chacun porte l'empreinte de l'autre, à sa façon. Jamais Musset n'admit qu'on critiquât George devant lui, preuve d'élégance chez cet homme parfois capable des pires grossièretés envers les femmes.

Malgré sa blessure intime, Alfred reprend vite ses amusements libertins, à supposer qu'il les ait jamais quittés. Il n'a que 25 ans, trop jeune pour renoncer au vin et à l'amour même si Pagello, en médecin soucieux de son ancien malade, lui recommande ce qu'on appellerait une hygiène de vie. Après George, il connut d'autres amours et d'autres déceptions.

C- Après George Sand -

a -Aimée d'Alton et « Le fils du Titien »

Arrêtons-nous à l'une de ces figures féminines qui éclairent sa vie, l'une de celles qui nous ramènent en Italie par le biais d'une œuvre littéraire intitulée « Le fils du Titien » ou le portrait de l'artiste en peintre vénitien. L'inspiratrice de cette nouvelle création s'appelle Aimée d'Alton. Il la rencontre en 1836. Elle est la sœur d'un camarade d'Alfred, le comte Alton-Shée de Lignières, pair de France sous la monarchie de Juillet. Physiquement, Aimée présente un parfait contraste avec George Sand « Cette femme à l'œil sombre » qu'évoque *La Nuit d'octobre*. Musset contemple à présent les yeux bleus, de sa belle maîtresse, blonde, ardente, une femme-enfant qu'il accueille comme un renouveau. Voici venu le temps d'Aimée. Le poète célèbre. « *ses cheveux blonds séparés en deux grappes de papillotes, ses yeux de myosotis candidement effrontés, son nez futé, sa bouche mutine, sa main mignonne et son pied fin* ». Un délicieux modèle très XVIIIe comme savait les représenter le peintre Boucher. Conquête rapide de la jolie parisienne. Pendant quelque temps il l'adore en Vénus « *Tu es belle comme le jour, ma chère âme. Tu es une vraie nymphe et je t'adore en païen. Ceci est toujours, comme tu le vois, de la sympathie religieuse. Seulement, c'est de la religion comme je la comprends, celle de Vénus, elle vaut bien l'autre et si on est religieux dans tes bras, je défie qu'on y soit catholique.* » Amante parfaite, libertine, intelligente, riche, amoureuse, elle comble le poète jusqu'au jour où elle montre quelques velléités matrimoniales. Elle veut devenir Madame Alfred de Musset. Recul immédiat de l'amant qui se sent pris au piège. C'est le commencement de la fin. Alfred tergiverse, leur relation se détériore. En décembre 1838, tout est fini entre eux.

Alors le poète peut écrire et se souvenir d'Aimée, « sa nymphe Poupette » l'un des surnoms dont il l'affublait. (Elle deviendra Mme de Musset pourtant puisqu'elle épousera son frère Paul). Cette fois, il s'agit d'une nouvelle. L'Italie de la Renaissance l'inspire une fois de plus. Il imagine la vie de Tizianello, Pippo, fils du grand peintre vénitien le Titien. (1477-1576) Le fils se veut l'émule de son père et tente de l'égalier en peignant, comme lui, de beaux portraits de femmes. Sa maîtresse Béatrice Donato, lui sert de modèle.

La nouvelle de Musset est comme une biographie costumée. Sa marraine, Mme Jaubert l'inspire pour le rôle de l'entremetteuse, déguisée en vénitienne de la Renaissance. Les souvenirs resurgissent. Alfred se souvient des vins de Chypre et de Samos que l'on boit dans un cabaret du Lido. Traghetto, gondoles, mascarades, font vivre la Venise de Casanova.

Aimée est Béatrice Donato, la belle Vénus amoureuse de l'artiste. Musset devient Tizianello : il veut immortaliser son modèle, peindre un chef-d'oeuvre : Pygmalion façonnant Galatée. Le peintre qu'il décrit, travaille intensément au portrait de la belle Béatrice, il la saisit rayonnante, pleine de vie. Mais soudain Tizianello efface les yeux et la bouche de sa maîtresse, mécontent de son oeuvre. Ce geste de rage iconoclaste fait pleurer son modèle, Béatrice, tout à coup annulée, retournée au néant. La nouvelle de Musset fait songer au « Chef-d'oeuvre inconnu » de Balzac que Musset a sans doute lu avant de composer ce conte.(1831) Le peintre Frenhofer, comme Tizianello, poursuit sans cesse la beauté idéale, puis désespéré de ne pouvoir l'atteindre, il meurt après avoir brûlé toutes ses toiles : l'art et la vie sont en conflit, l'un exige le sacrifice de l'autre.

Chez Musset, le modèle, la Vénus amoureuse se voit effacée et souffre de cet affront. « *Le portrait resta donc défiguré, écrit Musset, et toutes les fois que Béatrice regardait cette tête sans bouche et sans yeux, elle sentait redoubler son inquiétude.* » Pippo, le peintre, son amant, tente une explication peu convaincante « *Le regard et le sourire, dit-il, sont deux choses difficiles à rendre ; il faut être inspiré pour oser les peindre. Je ne me sens pas la main assez sûre, et je ne sais même pas si je l'aurais jamais.* » Sa maîtresse angoissée se demande si Pippo finira un jour son tableau. Il faudra tout un concours de circonstances, dont la rivalité d'un peintre jaloux, pour que le fils du Titien reprenne et achève son oeuvre. « *Ayant atteint à une expression parfaite, il s'arrête de peindre : ne voulant de sa main illustrer d'autre qu'elle.* » Le peintre de Musset, plus heureux que celui de Balzac, termine son portrait, parfaite illusion de la vie « *Les dents brillaient comme des perles, et la parole semblait prête à sortir.* ». Mais Tizianello ne saurait égaler son père et son oeuvre n'aura pas d'avenir. Musset imagine que les Lorédan, soucieux de l'honneur de leur fille, détruisent le portrait de Béatrice. Pour punir la liaison publique du peintre et de son modèle, ils commettent ce crime contre l'art : il ne reste donc rien de l'artiste et de son rêve. Le pessimisme du poète s'affirme une fois de plus ainsi que la conscience aigüe de son impuissance à écrire. Rappelons-nous « J'ai le cœur de Pétrarque et n'ai point son génie ». « Le fils du Titien » fut pour lui une façon d'exorciser le souvenir d'Aimée d'Alton, de s'en débarrasser par l'écriture. Leur liaison a duré deux ans de 1836 à 1838.

b -La princesse italienne : Cristina Belgioiso -

À nouveau libre de lien amoureux, il flotte indécis et commence à s'ennuyer. Pendant quelque temps, la comédienne Rachel devient l'objet d'une nouvelle quête passionnelle. Elle retient son attention, il admire son talent d'actrice et le tourbillon de sa vie. Il lance la jeune Rachel, grâce aux articles élogieux qu'il écrit dans les revues à la mode. C'est la tragédienne qui le fascine, celle qui interprète magistralement les œuvres de Racine et Corneille. Un amour qui brûle vite et s'éteint. Le poète est triste et se ronge d'ennui. Il recommence ses frasques : le jeu, les filles, l'alcool : « La fée verte » chère à Verlaine. Il s'absinthait comme on disait autour de lui, en le voyant solitaire à sa table de restaurant, absent à tout autre qu'à lui-même. Il ne supportait pas de garder la maison comme un bon bourgeois tranquille. Il écrit à son ami Tattet, le 19 octobre 1840 une lettre amusante où revient, de façon bouffonne, l'écho de La Divine Comédie et de son auteur : *« Être bien tranquille chez soi est le plus atroce de tous les supplices ; je ne comprends pas qu'on ne l'ait pas mis en enfer. Comment Dante n'a-t-il pas pensé à nous montrer un homme, en robe de chambre, assis au coin de son feu dans un fauteuil, les pieds dans ses pantoufles ? C'eût été certainement le dernier degré de l'horreur, et peut-être n'a-t-il pas osé nous faire un si affreux tableau. Ô misère ! Pas de souci, pas d'inquiétude, pas d'espérance, pas de n'importe quoi ! Du bois, de l'huile et de la flanelle ! horrible! horrible ! horrible ! comme dit le spectre de Shakespeare. Ah ! c'est plus hideux qu'Ugolin, plus impatientant que Tantale ! »* clame-t-il ! Visiblement, Alfred n'en pouvait plus d'ennui. Seule une femme, une muse nouvelle, l'arracherait à ce dégoût existentiel. Il poursuit l'illusion de rencontrer l'âme-soeur.

Alors commence à le hanter une de ces créatures idéales et troublantes, comme il en existe peu, une princesse italienne qu'il connaît depuis 10 ans, mais qu'il rêve de posséder, surtout depuis qu'elle lui est devenue inaccessible. Elle s'appelle Cristina Belgiojoso. Née Trivulzio, la princesse milanaise était l'épouse d'un camarade de plaisir d'Alfred, le prince Emilio Belgiojoso qui portait magnifiquement son nom — beau et joyeux — passionné de femmes et révolutionnaire en politique. Grand seigneur, dépensant sans compter. Il rétablit sa fortune en épousant Cristina, riche héritière n'ayant en tête que la liberté de son pays. En 1831, ils font partie tous deux du mouvement résistant « La jeune Italie ». Elle se sépare de lui à 23 ans à cause de son inconduite. Elle fomenta l'insurrection des Romagnes, son mari celle de la Lombardie. Recherchés par la police autrichienne, ils doivent s'exiler. La France, le pays de la révolution, les accueille. Les époux se retrouvent à Paris. Ils se réconcilient pour vivre en voisins, place de La Madeleine. Cristina avait fait écrire sur sa porte « La princesse malheureuse » par antinomie avec son nom. Elle ne veut plus de ce mari volage et lui préfère les philosophes ou des historiens comme François Mignet. Elle aura de lui, une fille.

Musset la rencontre chez Charles Nodier. Elle lui trouve de fatuité du parfait dandy. Musset, comme tous les hommes qui fréquentent son salon, est fasciné par sa personnalité et son étrange beauté. Bella certes mais non goiosa, d'une beauté austère ainsi que le montre son portrait et telle que la dépeignent ses contemporains. Tous l'admiraient et la redoutaient à la fois. Rien ne la dépeint mieux que la boutade de M. Ancelot. Invité à une soirée musicale où il rencontre la

princesse alors qu'elle porte le deuil de sa mère. Il la décrit ainsi « *Elle portait une robe de soie blanche, ornée de jais. Sa pâleur extraordinaire, sa toilette, ses grands yeux noirs et brillants, sa taille élevée et très mince, tout se réunissait pour lui donner l'aspect d'une apparition. Elle se tenait là debout dans l'embrasure de la porte et immobile comme une statue de marbre. Cette vue était saisissante* ». Pour détendre l'atmosphère un peu figée, à la question que lui murmure l'un des invités impressionné : « *Est-ce que vous la trouvez jolie ? La princesse ?* répliqua M. Ancelot, *elle a dû être bien belle de son vivant !* » Sa beauté spectrale lui donnait l'aspect d'une apparition. Un de ses amoureux, le poète Henri Heine, la célèbre d'une plume inspirée « *c'était un de ces visages qui semblent appartenir au domaine poétique des rêves plus qu'à la grossière réalité de la vie. Des contours qui rappellent Léonard de Vinci, ce noble ovale, avec les naïves fossettes des joues et le sentimental menton pointu de l'école lombarde. La couleur avait plutôt la douceur romaine, l'éclat mat de la perle, une pâleur distinguée, la morbidezza. Enfin, c'était une figure comme on ne peut la trouver que dans quelques vieux portraits italiens...* » Voilà de quoi séduire notre poète en quête d'idéal.

En réalité, cette silhouette si poétique était une véritable amazone, elle maniait le fusil et l'épée. Elle était énergique et remarquable diplomate. De plus, fervente catholique, elle composa une apologie du christianisme « *Essai sur la formation du dogme catholique* ». Dans *Lorenzaccio*, elle paraissait sous les traits de la Marquise Cibo, l'un des plus beaux rôles de la pièce. Musset devint intime de son Salon, l'un des plus brillants de Paris. Au début, la camaraderie les unit. Elle lui fait connaître les sonnets de Michel-Ange et les poésies de Leopardi. La princesse traduit pour son ami Alfred, les « *Canti* » alors seulement connus en Italie. Giacomo Leopardi est mort à Naples en 1837. Musset promet à Cristina d'écrire un article sur la *Revue des deux mondes*, afin de porter l'oeuvre du poète italien à la connaissance des français. Elle lui prépare longuement le travail et attend une contribution de sa part. C'était mal connaître A de Musset que d'imaginer qu'il allait obéir à une contrainte, fût-elle d'ordre littéraire. Il garde les traductions, elle s'impatiente et, les lui réclame, ce qu'il juge du dernier mauvais goût ; d'où la désinvolture avec laquelle il traite la princesse. Dans une lettre à Mme Jaubert, il se moque allègrement de sa promesse.

*« Voilà mon frère qui me dit
Aujourd'hui vendredi
Que je devrais renvoyer au Port-Marly
Les traductions de Leopardi
Pardi !
Si la princesse les veut ;
Je ne demande pas mieux
Mais qu'est-ce qui la presse cette Princesse ? »*

Il ajoute, un peu plus loin, dans sa lettre : « *Je fais des vers en ce moment et Leopardi est mort depuis assez longtemps pour me faire la grâce d'attendre. Est-ce que vos Italiens sont enragés ?* » Ces vers dont il parle, paraîtront dans la *Revue des deux mondes*, sous le titre « *Après une lecture* » C'est un long poème de 22 strophes où Musset expose son art poétique, son goût de la phrase simple et son dégoût des versificateurs. Il consacre les quatre dernières strophes au poète italien dont il aime la sprezzatura, cet art de rimer sans peine, ce dédain de la rime qui

fait la grâce des Canti leopardiens qui lui plaisent infiniment. Il rend ainsi un bel hommage au poète italien dont le pessimisme rejoint le sien.

*« Ô toi qu'appelle encor ta patrie abaissée,
Dans ta tombe précoce à peine refroidi,
Sombre amant de la Mort, pauvre Leopardi
Si, pour faire une phrase un peu mieux cadencée,
il t'eût fallu jamais toucher à ta pensée,
Qu'aurait-il répondu, ton coeur simple et hardi ?*

*Tu dédaignas la rime et sa molle harmonie,
Pour ne laisser vibrer sur ton luth irrité
Que l'accent du malheur et de la liberté. »*

Partageant les mêmes goûts en matière de poésie et de théâtre, les relations se font plus étroites entre Alfred et Cristina. Leur intimité de camarades dura quelque temps, ils dessinèrent mutuellement leurs portraits. Le bel Alfred était l'ornement désinvolte de son salon. Mais Cristina ne succombait pas à son charme de séducteur-enfant. Les choses en seraient sans doute restées là, s'il n'était tombé malade gravement d'une fluxion de poitrine. De quoi inquiéter tous ses proches ! La princesse lombarde amicale et compatissante le veilla et pria pour lui. L'amitié devint tendresse

Il se mit à rêver d'un amour avec cette merveilleuse infirmière, surtout quand elle eut regagné son Italie natale. Rêver ! C'est le refuge de cet éternel adolescent à qui vieillir fait peur. À 30 ans, il se sent déjà vieux. En 1840, il a écrit *Silvia*, une histoire tragique tirée du Décaméron de Boccace. Il confesse « *Le meilleur de ma vie a passé comme un rêve si léger qu'il m'est cher encore. je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.* »

En cette année 1840 il songe à la princesse lointaine. Elle a regagné ses terres de châtelaine au sud de Milan. Sa grande fortune lui a permis d'ouvrir un établissement de charité à Locate, une sorte de phalanstère fouriériste. Adeptes du Saint-Simonisme, elle y dispense ses bienfaits en faisant éduquer les enfants et les mères ignorantes. Bonnes manières et catéchisme font partie de ses méthodes. Sa charité débordante inquiétait les riches qui voient en elle, une révolutionnaire. Princesse rouge peut-être mais à la messe tous les dimanches. Soucieuse de progrès matériel, elle s'occupe de vaincre la malaria et d'entretenir ses terres. Elle échange avec Musset une correspondance suivie. Elle lui parle de ses projets, lui se plaint, désabusé. Il veut la voir. Alfred se déclare en 1841 « *Vous m'avez fait le plus grand bien dans le moment où je devais y être le plus sensible et c'est pour cela que la noblesse de votre âme, le calme et la douceur de votre nature, ont fait sur moi une profonde impression. Connaissant mal mon caractère saugrenu, vous douterez peut-être de mes paroles, mais il est certain que plusieurs fois depuis, j'ai sincèrement désiré souffrir de nouveau, dans l'espérance de vous revoir ainsi.* » Souffrir pour qu'elle s'occupe à nouveau de lui, être comme un pauvre orphelin pareil à ceux dont elle prend soin. D'abord n'être rien pour mieux la conquérir ensuite. La princesse a l'air de ne pas comprendre. Elle lui propose un marché. « *Nouez une correspondance avec moi et ne brisez pas ce fil par lequel vous serez attaché comme à quelque chose de plus sérieux que le monde. Ce quelque chose ce n'est pas moi.... mais c'est la foi qui habite en moi, non par aucun mérite qui me*

soit propre, mais par la bonté de Dieu. » On imagine aisément que le poète n'appréciait pas ce genre de catéchisme. Il veut séduire une femme, on l'invite à sanctifier son âme. Marché de dupes, pense Don Juan vexé ! Pour finir, Cristina l'invite dans sa villa de Lombardie ou plutôt dans l'hospice où elle vit entourée de livres et de pauvres gens. Il continue à lui écrire des lettres passionnées où il parle de son amour irrésistible mais il se garde bien de venir la rejoindre. Il attend qu'elle revienne à Paris et croit la conquête imminente. Il se trompe. Plus la princesse se montre distante quoiqu'amicale, plus il se persuade qu'il l'aime à la folie. La princesse très chrétienne lui fait des beaux sermons et lui parle des pères de l'église. Il l'assaille de billets amoureux mais elle reste insensible à sa flamme. Alfred désespère et se sent humilié par cette coquette. Voyant sa virilité bafouée, sa colère gronde, il décide de se venger. Puisqu'elle était morte pour lui, il allait l'enterrer solennellement. Un poème serait son tombeau. Il publie dans la Revue des deux mondes, au mois d'octobre 1842, les vers vengeurs « À une morte », dont voici quelques extraits.

*« Elle était belle, si la Nuit
Qui dort dans la sombre chapelle
Où Michel-Ange a fait son lit,
Immobile peut être belle.*

*Elle pensait si le vain bruit
D'une voix douce et cadencée,
Comme le ruisseau qui gémit
Peut faire croire à la pensée.*

*Elle aurait aimé, si l'orgueil
Pareil à la lampe inutile
Qu'on allume près d'un cercueil
N'eût veillé sur son coeur stérile.*

*Elle est morte et n'a point vécu.
Elle faisait semblant de vivre.
De ses mains est tombé le livre
Dans lequel elle n'a rien lu ».*

Il ne faisait pas bon résister à Musset, et jouer aux coquettes comme vous le voyez. L'orgueil dont il l'accusait, était surtout le sien et son coeur était mort. Mais il avait su donner à sa vengeance la forme de l'art. La princesse, figure nocturne, énigmatique, vivrait éternellement, sculptée dans le marbre de Michel-Ange.

C - L'Italie par procuration - « À mon frère revenant d'Italie ».

Les amours d'Alfred étaient décidément bien tourmentées et les femmes lui semblaient toujours plus décevantes, surtout la princesse à qui il en voulait. Cette aventure lui avait fait douter de lui-même et de l'amour. Il se réfugiait alors auprès des siens dont il se savait aimé. Une grande affection unissait les deux frères Paul et Alfred. L'aîné vouait un véritable culte à son cadet, prince des poètes. La biographie qu'il consacre à son frère est un exercice d'admiration débordante et non une recherche de la vérité. Le grand tour d'Italie que fit Paul de Musset fut l'occasion pour Alfred de voyager, par procuration, dans le pays de ses rêves et de ses souvenirs. Paul s'absenta un an. À son retour, en 1843, Paul lui raconte ses faits et gestes. *« Mes souvenirs tout frais réveillèrent les siens. Nous en parlâmes à table, et puis le soir au coin du feu, et nous en parlions encore à deux heures après minuit. Le lendemain et les jours suivants il fallut recommencer. Venise surtout était un sujet de conversation inépuisable. »* Ainsi le voyage de Paul inspire directement Alfred qui compose les stances « À mon frère, revenant d'Italie » publiées dans la Revue des deux mondes en avril 1844. Il peut ainsi régler encore fois ses comptes avec George Sand et avec Venise.

*« Sans doute l'as-tu vue aussi,
Vivante encore, Dieu merci !
Malgré nos armes,
La pauvre vieille du Lido,
Nageant dans une goutte d'eau
Pleine de larmes.*

*Toits superbes ! froids monuments !
Linceul d'or sur des ossements !
Ci- gît Venise.
Là mon pauvre coeur est resté.
S'il doit m'en être rapporté,
Dieu le conduise !*

*Mon pauvre cœur l'as-tu trouvé
Sur le chemin, sous un pavé,
Au fond d'un verre ?
Ou dans ce grand palais Nani,
Dont tant de soleils ont jauni
La noble pierre ?*

*L'as-tu trouvé tout en lambeaux
Sur la rive où sont les tombeaux ?
Il doit y être.
Je ne sais qui l'y cherchera,
Mais je crois bien qu'on ne pourra
L'y reconnaître... »*

Le merveilleux poète qu'est Musset arrive presque, à nous faire croire à l'innocence de son coeur d'enfant. Magie de la poésie ! On gémit sur son triste sort et sur son coeur si maltraité, lui qui se souciait peu de piétiner celui des autres !

Dans ces mêmes stances, il évoque aussi le sinistre rivage de Civita-Vecchia en hommage à Stendhal qu'il rencontra en 1833, avec George, sur le chemin de l'Italie, L'esprit caustique et brillant de l'écrivain français lui plut beaucoup. Il évoque :

*« ...Civita-Vecchia, cet antique port
Où, dans son grand langage mort
Le flot murmure,
où Stendhal, cet esprit charmant
remplissait si dévotement
Sa sinécure... »*

Une sinécure mortelle où le consul de France s'ennuyait à périr et qu'il laissait à la moindre occasion pour Rome, Naples et Paris. Dans une lettre, datée de janvier 1843, Alfred interroge son frère : *« As-tu vu à Gênes ce beau jardin où il y a écrit sur la porte : Hic mihi jucunda solitudo, amicitia jucundior ? Cette solitude m'est agréable, l'amitié plus encore »*. Il ajoute *« c'est celui que préférerait ton serviteur très humble. Mme Sand en parle dans les Lettres d'un voyageur. Il y a une fontaine en grotte délicieuse.*

Je me porte très bien. Fais-en autant, amuse-toi surtout et envoie-nous des nouvelles de Naples. »

Pour mieux vivre à l'unisson fraternel, Musset fredonnait des airs d'opéra et versifiait. Il prit même une maîtresse italienne qui s'appelait Lise. Ils habitaient une chambre crasseuse, Lise le dorlotait. Il écrit à son ami Tattet *« Ô mon cher, je loge à un étage, qui me fait tourner la tête quand j'y pense ; je chante des canzonetti sur une guitare fêlée en mangeant des macaronis aux tomates, des capeletti, ravioli, carne bastarde, polpede, turtarelli, miliari, frittatelli, cipolini ! C'est assez vous indiquer la patrie de Lise »*. Le méchant Alfred ne ménageait pas sa compagne. Toujours à Tattet : *« Elle est bête comme une oie au moins... elle n'a pas un sou ni moi non plus ; nous vivons comme des princes, nous nous querellons toute la journée et nous roucoulons comme des tourtereaux toute la nuit ; je ne lui laisse pas faire un pas hors de chez elle, seule, et je lui donne des coups de pied au cul si elle pleure ; en un mot c'est un ménage accompli. »* Charmant Musset ! plein de délicatesse ! Sarcasme et envie de scandaliser ne l'ont pas encore quitté. Son goût pour la cuisine et l'amour à l'italienne aura duré trois mois. Il avait revécu l'Italie, voyageur immobile, enfermé dans une chambrette, dandy déchu, Casanova de barrière.

Voici le portrait qu'en fait Edouard Grenier *« Le poète des Nuits avait alors 32 ans, et sa veine était déjà presque tarie. Il était très correct, très soigné de tenue, sans que rien cependant rappelât le dandysme de sa première jeunesse... Il parlait peu... Il semblait se surveiller et se craindre. On attribuait déjà cette espèce d'engourdissement à sa fatale habitude de mêler l'absinthe à la bière comme je l'ai vu faire plusieurs fois au café d'Orsay ou à la Régence. »*

1848 : les journées insurrectionnelles s'achèvent sur l'abdication de Louis-Philippe et la proclamation de la République, Musset est candidat à l'Académie française. Il sera élu le 17 août de cette même année. Tous s'accordent à dire qu'il n'est que l'ombre de lui-même. L'alcoolisme et la débauche l'ont vieilli prématurément.

D- Louise Colet

Il est l'image de la correction et de l'ennui. C'est alors qu'en 1852, une femme de lettres ambitieuse, à la quarantaine avantageuse, jette son dévolu sur Musset. Son nom est attaché à celui de Flaubert et reste aussi inséparable de l'aventure vénitienne de Musset et George Sand. Elle s'appelle Louise Colet. Cette année là, l'été 1852, elle partage son temps entre son amant Flaubert, occupé à la rédaction de *Mme Bovary* et Musset qui traîne son ennui distingué au café, sorte de dandy fantomatique qu'elle trouve charmant. Elle aime, écrit-elle, ses « *beaux cheveux d'un effet si rare et qu'il garda inaltérés jusqu'à sa mort.* » Comme une mante nécrophage, elle aime toute une saison le fantôme, survivant au poète disparu. Ce qui la fascine particulièrement, c'est de succéder à George Sand, devenue écrivain à succès, une institution à elle toute seule. Louise recherche en Musset, les femmes qu'il a aimées. Comme elle entretient une abondante correspondance avec Flaubert, celui-ci est vite mêlé au nouvel engouement de sa maîtresse. Il juge vite et très mal son aîné Alfred de Musset dont il déteste le style négligé et le dandysme décadent. Mais l'attrait de Louise pour le poète se raffermirait. Ils deviennent amants. Alors, elle connaît le cycle infernal des périodes dépressives, hallucinations, crises nerveuses qui l'effraient. Mais elle accepte tout car elle devient sa confidente. Il lui raconte son passé, sa jeunesse, sa vie avec Mme Sand. Elle sait qu'elle écrira leur histoire, le séjour à Venise.

En effet plus tard, en 1859, deux ans après la mort du poète, elle offre au public « Lui, roman contemporain » ; après avoir lu les révélations contradictoires de George Sand et de Paul de Musset qui tous deux racontent Musset, à leur manière. À chacun sa vérité ! George écrit d'abord « Elle et Lui », Paul lui répond en publiant « Lui et Elle ». George se donne le beau rôle : Musset y apparaît comme un fou dangereux. Paul, d'une plume furieuse, insiste sur l'influence néfaste de la romancière. Aux lecteurs de juger et de prendre parti ! Bientôt ils connaîtront la version de Louise intitulée sobrement « Lui ». Tout Paris plaisantait au sujet de ce sac de nœuds, de ces Eux brouillés : expression d'un certain Du Plessis Gray qui fit mouche et que chacun reprenait.

Louise, après la publication en feuilleton de « Lui », décide de faire un pèlerinage à Venise. Elle s'attache aux pas du poète, elle suit le spectre bien-aimé celui que nous retrouvons, dans son roman, le héros Alfred de Lincel. Quel beau nom pour un fantôme ! Belle façon d'embaumer le poète, de l'envelopper d'un suaire et de l'aimer refroidi !. Descendue au Danieli, elle met ses pas dans ceux du poète. Éternelle quête du disparu ! Elle souffre de n'être pas George. Elle veut tout savoir du Dr Pagello, de leur amitié, de la vie vénitienne. Elle pleure sur le poète mort. Sa jalousie pour George Sand (alias : Victoria Back) éclate à chaque page du roman. Mais c'est finalement l'image du jeune dieu dont parlait Banville, qu'elle tient serré contre elle, au départ de Venise. « *Je l'ai revu jeune, beau, passionné et je l'ai aimé dans la mort* »

Conclusion - Avant de mourir, retour à l'Italie

A- Une nuit au Louvre

La mort du poète s'avance à grands pas de faucheuse. Au fil des années, Musset réduisait le monde au périmètre de sa chambre. En 1856, un an avant de mourir, il s'y tenait comme dans une tanière. S'il écrivait encore, c'était par imagination. Ses pensées vagabondaient et le ramenaient parfois en Italie. Il fit alors le plus étrange des voyages, un soir d'hiver de cette même année. Il vint au Louvre pour « une excursion nocturne et rétrospective en Italie et au siècle de la Renaissance » écrit son frère Paul. Les peintres italiens l'attendaient dans les galeries du musée. Il voulait revoir les tableaux qu'il avait copiés au temps de sa jeunesse, retrouver, en les contemplant, l'éclat brillant de ses vingt ans.

Son ami Horace de Vieil Castel, devenu conservateur au musée du Louvre, lui ouvrit les portes interdites. Il fit, seul, sa promenade aux flambeaux, peuplée des figures peintes par ces artistes italiens auxquels il vouait un culte amoureux. Imaginons-le, errant sous les voûtes sombres, les cheveux nimbés de lumière. Le flambeau qu'il porte, projette des ombres fantastiques sur les hauts murs et surgissent de l'ombre les visages créés par Léonard, Raphael, le Titien, le Corrège. Il revoit les figures mythologiques qui lui sont chères, les Saints martyrs, les Christ souffrants. Plein de dévotion, « Il voyageait dans la compagnie des anciens maîtres » nous dit son frère. Ce même Musset, devenu académicien, laisse loin derrière lui, le jeune poète iconoclaste qui avait écrit « Un tableau d'église » ; on y voyait son héros, pris d'un accès de fureur, profaner le tableau du Christ ressuscité « Noli me tangere » « Ne me touche pas » dit Jésus à Madeleine. Lui l'avait touché et détruit ! Ce soir-là, Musset le survivant, est loin du jeune briseur d'images qui profanait une œuvre d'art ! Chez lui la révérence a remplacé la profanation.

Dans cette promenade funèbre, il retrouve l'âme héroïque des artistes italiens du passé. On imagine l'émotion du poète, ses déambulations dans le sanctuaire laïc et froid du musée impérial. Qui lui parla cette nuit-là ? Quelle figure vint à lui, sortie du cadre pour lui porter consolation ? Était-ce le sublime visage de la madone — charité d'Andrea del Sarto ? Il n'était plus désormais qu'un de ces petits garçons qui s'agrippent aux seins, à la robe de la Femme éternelle ; celle qui nourrit et qui protège, celle qui pardonne ; la femme entre les femmes, l'objet de sa quête incessante et stérile. Musset devenu vieux sans être adulte, se sent l'enfant chéri des Muses, le temps d'une promenade au flambeau.

B- 1857 - L' agonie du poète ; L'Italie à l'heure fatale.

Il reste encore quelques mois à vivre au survivant-poète. On dit que son agonie fut longue et peuplée d'hallucinations. Trois femmes le veillèrent, trois figures de Saintes Femmes dans la Passion-Musset. Adèle Colin, sa fidèle garde-malade, Madame Chardot, la sœur d'Adèle et Clémence, la bonne. L'une d'elles murmure que le nom de Venise lui revenait dans une rumeur assourdissante. La nuit de la LETTRE le hantait à vingt ans de distance. Venise, le cimetière juif, les grands yeux noirs de la femme infidèle agitaient son sommeil de mourant. Vingt jours d'agonie !

Il avait écrit ses « derniers vers », titre du poème, quelques mois avant de dormir pour toujours. Il se sentait mourir depuis si longtemps ! Nous laisserons le poète psalmodier sa plainte et nous émouvoir, avant de nous quitter.

*« L'heure de ma mort, depuis dix-huit mois,
De tous les côtés sonne à mes oreilles,
Depuis dix-huit mois d'ennuis et de veilles,
Partout je la sens, partout je la vois.*

*Plus je me débats contre ma misère,
Plus s'éveille en moi l'instinct du malheur ;
Et, dès que je veux faire un pas sur terre,
Je sens tout à coup s'arrêter mon cœur.*

*Ma force à lutter s'use et se prodigue.
Jusqu'à mon repos tout est un combat ;
Et, comme un coursier brisé de fatigue,
Mon courage éteint chancelle et s'abat. »*
(1857)

FIN

Conférence donnée par Marie-Hélène Viviani, pour l'association Dante Alhigieri, le 25 avril 2004, à l'auditorium du musée des Beaux-Arts d'Orléans.